

Le photographe américain exposé dans les plus grands musées du monde et ce mois-ci à la Fiac sort sa première monographie.

EXCLUSIF
PHOTO PRÉSENTE
DANS UN
CAHIER FERMÉ
LES IMAGES
SANS TABOUS

D'ANDRES SERRANO

Andres Serrano est double. Vous avez en face de vous l'artiste de formation classique, exposé dans plus d'une centaine de musées ou de galeries dont le prestigieux Whitney Museum of American Art de New York. Celui dont les photos sont célébrées par le quotidien *Libération* et achetées par des collectionneurs fortunés dans les ventes aux enchères, l'homme qui collabore au *New York Times*, le photographe choisi par Gérard Rancinan pour sa série de portraits d'artistes contemporains. C'est l'Andres Serrano absous et célébré par l'*establishment*. Et puis, il y a l'autre. Celui par qui le scandale est arrivé en 1988. Une de ses photographies, présentée dans une exposition collective ayant bénéficié de fonds publics, s'appelait « Piss Christ ». L'affaire est remontée jusqu'au Congrès américain. Serrano est alors déclaré artiste ennemi public n° 1 par les conservateurs. Cela ne l'empêche pas de réaliser plus tard des portraits de membres du Ku Klux Klan et de les juxtaposer avec des photos de New-Yorkais noirs et SDF. Il y a le photo-

graphe dont l'affiche de l'exposition « Une histoire du sexe » en Hollande montre une femme urinant dans la bouche d'un homme. Nouvelle interdiction et débat national. Même si ce n'est pas son intention première, les images de cet artiste contemporain peuvent choquer,

c'est pourquoi nous avons préféré vous les présenter dans un cahier fermé. C'est aussi notre façon de vous alerter sur leur caractère dérangeant afin que vous puissiez choisir avec qui vous voulez les partager. En discutant au téléphone avec lui installé dans son loft de Manhattan entouré d'objets d'art religieux du xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles, nous avons découvert un troisième homme, celui qui parle d'une voix timide, celui qui a voulu rendre hommage à l'Amérique meurtrie du 11 septembre dont il n'osait regarder les visages dans la rue. C'est ce personnage intrigant qui publie le 15 octobre : « America and Other Work » chez Taschen, fruit de trois années à tirer le portrait de l'Amérique et de vingt ans de carrière. Vous avez ouvert le cahier, il va se refermer sur vous.

PAR ARNAUD SAGNARD

Interview
avec Andres Serrano,
l'un des artistes contemporains
les plus cotés du marché.
Ses tirages se vendent
jusqu'à 75 000 dollars

Comment avez-vous commencé la photographie ?

En fait, je n'ai pas commencé par la photographie. Quand je suis sorti de la Brooklyn Museum Art School à 19 ans, j'ai décidé d'arrêter la peinture et la sculpture, car je n'étais pas assez bon. En plus, j'éparpillais toutes mes œuvres car je bougeais et déménageais sans cesse. A ce moment-là, je vivais avec une femme qui avait un appareil photo, je le lui ai emprunté. Avec ce simple objet, je pouvais garder mon œuvre à mes côtés. J'ai commencé en noir et blanc et au bout d'un an ou deux, j'ai découvert la couleur que je n'ai plus quittée. Je faisais des portraits, des natures mortes, des gros plans.

Était-ce proche de ce que vous faites maintenant ?

C'était assez expérimental. En fait, je me cherchais. Je n'ai d'ailleurs jamais montré mes travaux de ces années-là, de 1969 à 1972. Ce n'est qu'en 1984 que j'ai vraiment trouvé ma voie. A ce moment-là, j'avais suffisamment de maturité pour me concentrer sur mon travail.

Et donc faire des photos provocantes...

Je n'emploie pas ce mot concernant mon travail. Ce que vous voyez sur ces photos est simplement normal et naturel pour moi. C'est ce qui me passe par la tête. Pour certaines images, je dirai simplement qu'elles sont fortes. Mais d'autres sont plutôt rassurantes et douces. Je reste honnête et le plus proche possible de ce que j'ai en tête. Mes créations viennent aussi de mon inconscient et je ne saurais vous dire si ces photos viennent du bien ou du mal. **Vous ne pouvez pas nier que ces photos choquent...**

Je n'ai en aucun cas l'intention de choquer les gens en prenant ces photos. Certains individus sont choqués mais ce n'est somme toute pas mauvais qu'ils réfléchissent à la cause : pourquoi le sont-ils ? Peut-être que je montre des choses qu'ils ont en tête et qu'ils se refusent à voir. Je veux que chaque individu se questionne, pas qu'il s'ennuie devant mes images. La pire des réactions



Série « Morgue » : « Jane Doe tuée par la police, 1992. »

serait l'indifférence. Et puis, il ne faut pas oublier que lorsqu'il y a un interdit, comme cela m'est arrivé pour une exposition en Hollande, cela crée l'envie du public. Il veut savoir ce qu'on lui cache et savoir pourquoi.

Montrer du nu n'est pas nouveau...

Lors d'un vernissage d'une de mes expositions à Paris, je me souviens d'une mère qui regardait les photos, accompagnée de son fils de 3 ans. Certaines personnes pensaient que ce n'était pas des images à montrer à un enfant de cet âge. Pourtant, il n'était pas choqué, il s'était construit une interprétation différente dans sa tête. Je préfère cela au fait de lui inculquer à son âge la peur et la honte. Les enfants sont plus fins qu'on ne le croit. Et puis, la nudité ne peut plus être un tabou à notre époque. Souvent, je commence une série parce que j'ai trouvé un titre. Pour « Une histoire du sexe », je ne pouvais me contenter de montrer des corps nus en noir et blanc classique. C'est devenu un cliché aujourd'hui. Il me fallait donc des images hard. Je l'ai fait sans hypocrisie.

Vous inspirez-vous d'icônes religieuses pour vos portraits ?

Je pense avoir l'esprit d'un artiste

classique. Je sais qu'il existe dès cette époque des tableaux avec des images crues cachées, comme des portes destinées à un public averti qu'on ouvre pour voir ce qu'on cache ailleurs. On dit que le Vatican possède une des plus belles collections d'images érotiques et pornographiques.

On vous a déjà dit que vos photos n'étaient pas de l'art ?

On me le dit rarement en face. Mais je ne ressens pas le besoin de défendre mon travail. L'histoire et le milieu artistique ont déjà de toute façon validé mon œuvre. Et puis, l'art ne peut être rationalisé, donc à quoi bon tenter de l'expliquer ?

Vos photos se vendent très cher. Le valent-elles ?

Si vous comparez mes prix à ceux d'autres artistes contemporains de mon calibre, mes photos sont relativement peu chères. Et puis, n'oubliez pas qu'il m'a fallu vingt ans pour arriver à les vendre à ce prix-là. Quand j'ai débuté, mes amis les achetaient pour m'aider ou parce qu'elles leur plaisaient. Aujourd'hui, ils gagnent beaucoup d'argent avec. Tant mieux, ils avaient pris un risque.

Achetez-vous des œuvres d'artistes contemporains ?

Non. J'ai commencé par collectionner de manière obsessionnelle des œuvres art déco, puis du XIX^e siècle. Au fil des années, mes acquisitions ont reculé dans le temps. Depuis 8 ans, j'achète beaucoup de sculptures et de meubles des XVI^e et XVII^e siècles.

Mon loft en est entièrement rempli. Seuls un ordinateur et une télévision viennent témoigner de notre époque. Je n'ai que deux de mes photos au mur : un grand format d'un christ noir et un petit format du couple de clowns.

Vous considérez-vous comme un artiste américain ?

Je me considère comme un pur produit de l'Amérique tout en étant un citoyen du monde qui se sent chez lui en Europe. En fait, j'ai en moi « le meilleur des deux mondes », comme disent les Anglo-Saxons. Emotionnellement, l'Amérique m'a forgé tel que je suis, je porte en moi le meilleur et le pire de ce pays. L'Amérique est bien plus riche et complexe qu'on ne le croit à l'étranger. Pour beaucoup, les Usa ne sont qu'un cirque rempli de freaks. Je montre ceux-là et les autres.

Pourquoi avoir travaillé sur le 11 sept. ?

J'étais très en colère. Je voulais montrer l'Amérique telle qu'elle est, j'ai senti que c'était mon devoir. J'ai montré les New-Yorkais, les survivants, sans rancœur ni volonté de se défendre. Tous ceux que vous voyez sur mes images auraient pourtant pu mourir ce jour-là. Quand j'ai réuni les 400 photos sur ma table lumineuse géante, j'ai réalisé que ces portraits me faisaient penser aux photos des disparus sur les affiches qu'on voyait partout dans les rues de New York.

A l'époque, je n'arrivai pas à s'approcher d'elles, à regarder leurs visages.

Avez-vous des projets en tête ? J'aimerais faire un film comme dans les années 50 et 60, petit budget et tournage très court comme Joe Sarno et Jess Franco. Quand je finis un projet, je crois être vidé, que je ne pourrai plus rien faire. Et puis à chaque fois, ça me reprend. Un titre, des mots, tout m'inspire. Je suis juste une éponge. Et puis, quand j'ai fini, je ne peux pas garder les images pour moi, il faut que je les montre.

Interview faite pour Photo en sept. 2004

Le 11 septembre 2002 est à l'origine de la toute dernière série de Serrano, « America » : plus de cent portraits d'Américains de toute couleur, religion, origine, classe sociale...

Le tumulte qui suivit le 11 septembre força les Etats-Unis à remettre en question le pays et son rôle au niveau de la planète. Pour Andres Serrano, né en 1950 à New York, d'une mère afro-cubaine et d'un père hondurien, les motifs des terroristes tournaient à l'obsession. Qui pensaient-ils attaquer en déclarant la guerre à l'Amérique ? se demanda-t-il. Avaient-ils la moindre idée de la diversité de la population des Etats-Unis ? Auraient-ils été surpris d'apprendre à combien de races, d'ethnies, de classes sociales et d'origines différentes appartenaient les victimes de leur haine ? Le résultat définitif de ces réflexions, c'est « America », une série de plus de cent portraits d'Américains - riches ou pauvres, célèbres ou anonymes. Chaque personnage est photographié seul, posant tranquillement dans sa tenue caractéristique devant des toiles peintes aux couleurs lumineuses, dépourvues de toute autre décoration. Les photos sont sans commentaires parce que Serrano souhaite qu'elles parlent d'elles-mêmes, pour raconter l'histoire de l'Amérique. Le prix des tirages de la série « America » s'échelonne de 10 000 à 15 000 dollars.

Andres Serrano est représenté notamment par la Paula Cooper Gallery, 534 & 521 West 21st Street (2nd floor), New York, New York 10011 USA et la Galerie Yvon Lambert, 108 rue Vieille-du-Temple, Paris 3^e.

Le prix des tirages d'Andres Serrano varie de 10 000 à 75 000 dollars.

« America and Other Work » d'Andres Serrano, sortie chez Taschen le 15 octobre : 49,99 euros.



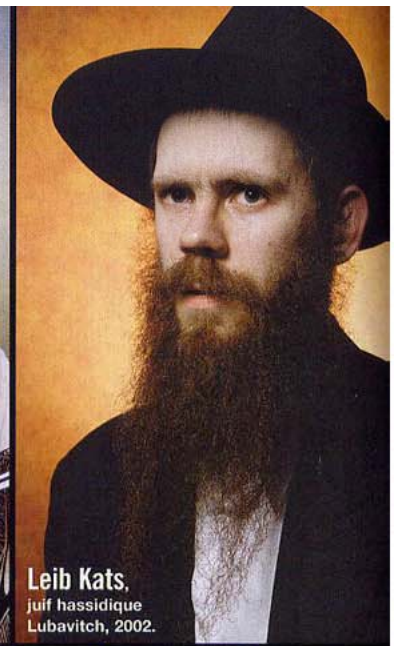
ANDRES SERRANO
AMERICA
and other work



TASCHEN



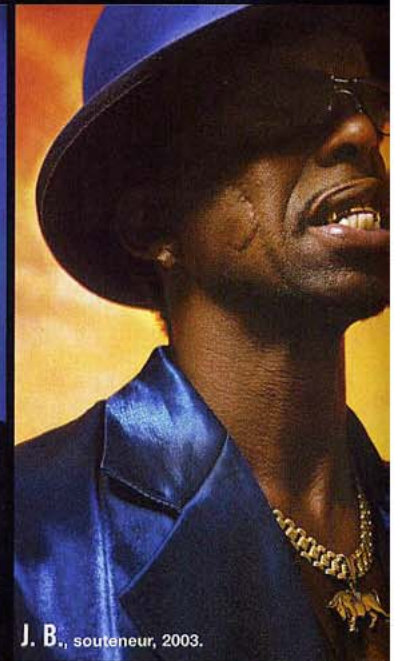
Jill Hardy, nation Powhatan Renape, 2002.



Leib Kats, juif hassidique Lubavitch, 2002.



Bill O'Reilly, journaliste politique, 2004.



J. B., souteneur, 2003.



Stephen, esclave, 2004.



Gary Lewis : clochard, 2002.